

The book cover features a central illustration framed by ornate, golden theater curtains. The scene within the frame is a blue sky with a white sailboat on the left, a small figure of a person on the right, and the Eiffel Tower in the distance. Two swallows are depicted in flight, one on the left and one on the right, appearing to fly through the curtains. The author's name is written in a cursive script above the title.

Alexia Stresi

DES LENDEMAINS
QUI CHANTENT

PRIX
CLUB DES LECTEURS

★ SÉLECTION ★



PRIX CLUB DES LECTEURS

Ce livre a été lu en avant-première par des lecteurs et des libraires de la France entière, membres des Clubs des Lecteurs J'ai lu.

Chaque mois, ces passionnés se réunissent pour partager leur amour des livres ; chaque année, ils élisent le roman de l'été.

Pour en savoir plus sur les modalités du prix, rendez-vous ici :
jailu.com.

Librairie Le Pavé dans la Mare à Élancourt (78)

Chantal, Geneviève, Hélène, Jacqueline, Laurence, Marie-Claude, Marie-Espérance, Marie-Thérèse, Maryse, Nadine, Sophie, Stéphanie

Librairie Charlemagne à Hyères (83)

Anne-Marie, Coralie, Élodie, Martine, Sabine, Sabrina, Stéphanie B., Stéphanie P.

Librairie Olbia à Hyères (83)

Anne, Colette, Danielle, Fabienne, Françoise, Jacline, Lucie, Marcello, Maryse, Monique, Odile, Sabrina

Espace Culturel E. Leclerc Porte de Gouesnou à Gouesnou (29)

Annaïg, Audrey, Brigitte, Florence, Gwen, Hélène, Inès, Isabelle, Karine, Marilyn, Marion, Morgan, Nathalie, Nelly

Librairie Un point un trait à Lodève (34)

Anne J., Anne S., Colette, Cynthia, Élisabeth, Hélène, Isabelle M., Isabelle P., Magali, Marie, Marie-José, Michèle, Raoul, Stephan

Librairie Vauban à Maubeuge (59)

Agnès, Anne, Catherine, Édith, Henriette, Isabelle, Ketty, Medina, Nathalie, Sylvia

Librairie Colbert à Mont-Saint-Aignan (76)

Brigitte, Catherine C., Catherine M., Christiane, Christine, Jérôme, Monique, Odile, Véronique

Espace Culturel E. Leclerc Plessis-Belleville au Plessis-Belleville (60)

Anthony, Aurélie, Carole, Cécilia, Christine, Élodie, Ilona, Lou-Ann, Océane

Librairie Forum à Saint-Étienne (42)

Amel, Camille, Catherine, Cécile, Clémence, Dominique, Fernando, Floriane, Isabelle, Raphaël, Samia, Stéphanie, Varouna

Cultura Venette à Venette (60)

Delphine, Gwenaëlle, Isabelle D., Isabelle N., Maryline, Noémie, Régine, Sylvie, Typhaine

Des lendemains
qui chantent

DE LA MÊME AUTRICE

Looping, Stock, 2017 (Grand Prix de l'Héroïne *Madame Figaro*).

Batailles, Stock 2021.

ALEXIA STRESI

Des lendemains
qui chantent

ROMAN



© Flammarion, 2023

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*À mes grands-parents maternels
et à François.*

Paris, 1935

Trois élèves-ingénieurs de l'école des Arts et Métiers caracolent à travers le haut Montmartre. Pans de manteaux ouverts à tout vent, allure de chauve-souris, escaliers dévalés en riant. Ces gadzarts sont tout le temps en retard. Ah non, pas pour leurs cours de génie mécanique. Cette passion pour les engrenages, les poulies et les forces les fait maintenant courir vers l'Opéra-Comique. Paraîtrait que la machinerie des décors de *Rigoletto* est prodigieuse, des gars de troisième année en ont fait les croquis. Espérons que ça vaille vraiment le coup, parce que les tickets n'étaient pas gratuits, c'était ça ou dîner, et pour pouvoir observer ces merveilles d'ingénierie, il va falloir se farcir deux heures de « hurlements de gens qu'on ébouillante », selon la formule prometteuse qui circule à l'école.

Le sénateur Boitard est fin prêt. Sa femme, Benoîte Boitard, non. Quel besoin a-t-elle de porter pareil soin à sa toilette, vu qu'il ne la regarde plus ? Dieu, que la vie est mal faite ! C'est Angela, ce petit cœur d'Angela, qui adore l'opéra, mais c'est hélas avec Benoîte qu'il faut s'y rendre. La carrière vaut-elle tous ces sacrifices ? Face au miroir psyché du vestibule de leur hôtel particulier, hélas propriété de sa belle-famille, le sénateur aurait presque la faiblesse de penser oui. Il faut dire que le reflet perçu est flatteur. Moustache peignée, nœud papillon amidonné, redingote Lanvin avec rosette à la boutonnière, et tout autour de lui qui commence à s'impatienter et l'a fait savoir, bouquets de glaïeuls, stèles doriques et toiles de maître. Mais tout à l'heure, entre le deuxième et le troisième acte, quand Madame bâillera d'ennui derrière son éventail authentiquement japonais, le sénateur sait qu'il se reposera la question et qu'alors il souffrira. Car à sa manière, oui, il souffre.

La princesse Pouille d'Orset transmet ses dernières instructions avant de sortir. Nous donnerons le souper dans la véranda, compter une vingtaine de couverts. Champagne, crustacés et foie gras, quelque chose de tout simple, façon pique-nique. Soudain, Son Altesse lève la main en un geste gracieux afin d'indiquer qu'elle réfléchit. Le temps est suspendu, le domestique aussi, lui en attente des ordres qui vont

lui tomber dessus. Préparez aussi des entremets, finit par glousser la princesse. À quoi bon tenter de résister, les entremets, c'est son péché mignon. Il y aura aussi des fèves de marais à la crème et de la gelée d'ananas au marasquin. Et puis nous ouvrirons la malle à costumes. Il sera tellement amusant de prolonger le spectacle par un brin de fantaisie, surtout si le vrai en a manqué. Ah, et couvrez la cage des perroquets, voulez-vous. Je préfère qu'ils se reposent maintenant et soient en verve tout à l'heure. Si seulement j'avais la possibilité d'en faire autant, hi hi hi ! Allons, approchez la voiture, ne faisons pas attendre cette belle salle Favart !

Bien sûr, parmi les spectateurs de ce soir, il y a aussi de vrais amoureux de l'opéra. Honneur insigne fait à la représentation, une grande dame de l'art lyrique a pris place dans la salle. Si mademoiselle Henriette Renoult a l'air d'une petite chose fragile, il ne faudrait pas trop s'y fier. Cette femme a fait la pluie et le beau temps dans les théâtres du monde entier. L'Opéra Garnier, Salzbourg, le Teatro alla Scala de Milan, la Fenice de Venise lui doivent leurs plus belles distributions. Les néophytes n'auront jamais entendu parler de son métier, les chanteurs ne jurent que par lui. Mademoiselle Renoult était professeure de rôles. Visage impénétrable, allure disons sévère sans que l'on sache si c'est le fait de la timidité ou d'un mauvais caractère, et une

mise modeste seulement démentie par un vif éclat dans le regard. Encore faut-il arriver à le croiser. La dame, mains posées sur les genoux, a l'air d'une momie. Autour d'elle, des amateurs bedonnants, partition à la main, des gueules cassées de la Grande Guerre qui viennent se nourrir de beauté, des familles pour qui cette sortie est une fête et des premières fois qui vaudront révélation, enfants fascinés par les dorures, commerçants impressionnés par l'importance du lieu, bourgeois que l'opéra ennuie mais qui persistent.

Ce n'est jamais que cela, un public, cet ensemble artificiel d'éléments disparates. Le père de famille, la tête farcie de soucis, voisine un vieux monsieur perclus d'arthrite, dont la femme pense au tricot dans son sac. Les musiciens font encore un foin épouvantable avec leurs instruments. Pendant qu'ils s'accordent, est-ce que ça gênerait qu'elle s'avance dans sa manche ? À côté d'eux, un docteur et son épouse, prise d'une soudaine quinte de toux. J'ai fini ma journée de travail, dit le mari sans trop sourire. Autant il apprécie d'écouter les bronchites au stéthoscope, autant les tousseurs de théâtre l'insupportent. Combien de somptueux si bémol détruits par une toux sèche ? Qu'ils prennent donc leur pâte pectorale avant de venir ! Oui, toi aussi, ma chérie, tu aurais dû. Derrière eux, des ouvriers occupent une moitié de rangée. Depuis deux semaines, ils tiennent sans relâche un piquet de grève et ont mérité

de se détendre un peu. *Rigoletto* ? Le titre leur a plu, on verra bien. Problème, une élégante dans ses derniers éclats renâcle à s'asseoir à côté de leurs bleus de travail et s'en ouvre à l'ouvreuse.

— Mademoiselle, vous voyez ça comme moi, n'est-ce pas... Il doit bien vous rester une loge disponible pour les gens de mon rang !

Le regard de l'ouvreuse sourit, mais pas à son interlocutrice qui sent l'avantage lui échapper.

— Princesse Loupiac de Montratier.

Le nom à rallonge a claqué comme un coup de fouet. Était-ce une pointe de menace dans la voix ?

Peu importe.

— Les gens comme vous ne se sont pas tous fait couper la tête à Versailles ?

Témoins de l'échange, un député radical et son collègue communiste s'esclaffent. Un troisième député les accompagne, plus difficile à situer sur l'échiquier politique, celui-là, d'où l'invitation qui lui a été faite. L'homme est mélomane. L'opéra a servi d'appât, quand c'est le dîner d'après qui compte. Attablés dans un restaurant de la rue Taitbout, tous trois ont à parler sortie de crise, avenir du pays et alliances, espérons.

Chacun a sa raison d'être ici ce soir, des bonnes, des faiblardes, d'autres carrément mauvaises.

— Du moment qu'ils ont payé leur place, je me tamponne de savoir pourquoi ils sont là, marmonne Jean-Marie Gheusi.

C'est un directeur nerveux, monsieur Gheusi. Son visage poupon est moins jovial qu'à l'ordinaire, tirant même sur l'écarlate. En redingote de soirée, il est venu se poster à l'œillet du rideau rouge pour regarder les retardataires finir de lui remplir sa salle. Plus un strapontin de libre ! Si seulement ça suffisait à remplir aussi les caisses... Mais non, ce théâtre est un gouffre. Toutes ses économies personnelles y sont passées sans avoir le moindre effet sur l'océan de dettes. Comment le comptable a-t-il appelé ces pertes ? Structurelles, voilà. La faute à des « pertes structurelles ». L'électricité, par exemple. Elle a tellement augmenté qu'on rêverait de revenir à l'éclairage à la bougie. Hélas, leur usage est interdit parce que trop dangereux pour les charpentes en bois. Dès lors, bien obligé de continuer à payer ces factures exorbitantes. Le loyer ? Une horreur. Il a quasiment triplé en deux ans. C'est la crise pour nous aussi, ont argué les propriétaires des murs. Peut-être est-ce vrai. Plus personne n'a les moyens de résister à autant d'inflation. Constat amer où niche un seul motif de consolation, ce n'est pas la gestion de Gheusi qui est en cause. Sous sa gouvernance, les coûts de production ont même été drastiquement réduits.

— Le public, on le garde ? Ou on renonce à ça aussi ?

Ce jour-là, l'assistant du directeur avait posé la question en plaisantant. Mais il était sérieux. À force de tout supprimer, allait-on pouvoir

continuer à proposer de beaux spectacles ? Évidemment, évidemment. À condition toutefois de renoncer pour cette saison au plaisir des créations.

La première de ce soir est le résultat de cette politique rigoureuse. Ce *Rigoletto* est la reprise d'une vieille mise en scène, qu'en plus de recycler on a sévèrement rognée. Finis les décors en dur, pas de terrasse d'où lancer les sérénades, pas de palais pour le duc de Mantoue, ni de taverne où casser de la vaisselle lors de l'assassinat de cette pauvre Gilda. Des toiles peintes, vieilles de quarante ans, vont devoir faire l'affaire. Et alors ? La mise en valeur du patrimoine ne fait-elle pas partie des prestigieuses missions d'un directeur d'institution ? C'est en tout cas la formule pompeuse avec laquelle Jean-Marie Gheusi entend vendre sa reprise à la presse. Il ne dira rien de ses longues nuits d'insomnie passées à ruminer la situation. Soit on se faisait archéologue en s'en remettant au contenu de vieilles malles, soit on fermait boutique.

Ça a été vite vu.

Contre toute attente, le pari s'est révélé stimulant. Les sous-sols poussiéreux de l'Opéra-Comique recèlent de ces trésors ! Des mètres et des mètres d'étagères où des cahiers de cuir noir, tous identiques, contiennent, décrites par le menu, d'anciennes mises en scène du répertoire. En choisir une et s'y conformer permettait de réduire drastiquement les heures

de répétition. Inutile de perdre son temps à chercher ce que d'autres ont déjà trouvé, n'est-ce pas ? Sauf qu'aucun metteur en scène de renom n'a goûté le marché. À la vue des cahiers, tous ont renâclé. Comment osait-on les prendre pour de simples exécutants ? L'art, c'est au futur qu'ils le conjuguèrent, et blablabla. Aucun n'acceptait ? Eh bien tant mieux. Cela dispenserait d'en engager un. En lieu et place, des emplois d'assistants et d'adjoints peu coûteux ont fleuri. Ces bonnes volontés se voyaient offrir une précieuse première chance. D'ici trois heures, nous saurons si cet esprit intrépide a tourné à l'avantage du spectacle. Pourquoi pas ? Il regorge d'idées techniques innovantes, toutes obtenues gratuitement grâce au coup de main malin d'ingénieurs imberbes. Si leurs machines fonctionnent correctement, si personne ne se blesse, bref si tout roule, le public sera peut-être épaté.

Reste qu'il faut que ça chante bien.

Les voix, voilà le vrai problème. Les belles sont si difficiles à trouver. Surtout quand on n'a pas de quoi payer des cachets astronomiques. Pire encore s'il s'agit de Verdi. Tout génie qu'il était, ce monsieur s'est soucié comme d'une guigne de faciliter la tâche des chanteurs. Où avait-il la tête en écrivant ses partitions démoniaques ? Il n'a pas été plus indulgent vis-à-vis du sommeil des directeurs de théâtre. Alors pourquoi le programmer si ça complique à ce

point la vie de tout le monde ? Parce que c'est beau, tout simplement.

Gheusi a cherché son Rigoletto partout. Dans la maison, personne n'était à même de relever le gant. Il a fallu regarder hors de la troupe. Gheusi a lancé des offensives. Il est allé jusqu'à flatter pour convaincre. Rien, aucune grande voix n'a accepté de rejoindre sa distribution. Oh, ils l'ont dit très poliment. Cela aurait été avec un immense plaisir si je n'étais hélas déjà retenu ailleurs. Faux-jeton ! Refuser un Verdi salle Favart pour une histoire de sous, quelle honte ! Pauvre art lyrique. Messieurs les chanteurs, avez-vous conscience qu'il existe d'autres maîtres que l'argent ? Oui, la passion par exemple. Ah, c'est parce que le rôle vous fait peur ? Mais peur de quoi ? De la puissance des sentiments ? De ne pas être de taille ? De faire un couac ? Seule la mort a les moyens de faire peur, et même elle n'empêche pas de vivre. Gheusi a ainsi sermonné à qui mieux mieux des heures durant. Il s'est emporté, en vain, avant de prendre la seule décision qu'il avait les moyens de prendre. Parier sur la jeunesse.

Ce soir, le baryton qui s'essaye au rôle-titre a moins de trente ans. Parcours académique sans faute, conservatoire consciencieux, beau timbre. Mais il y a un mais. Le jeune chanteur a peu de vie au compteur et le destin de Rigoletto est d'une telle épaisseur... Infirmes de naissance, intelligent et langue de vipère, c'est aussi un père aimant, prêt à tout pour protéger

l'honneur de sa fille. Il est entré comme bouffon au service du duc de Mantoue, un libertin sans scrupules. Au vu de leurs qualités respectives, ces deux-là voient sans surprise leurs ennemis se multiplier. Rigoletto s'en moque et se croit de taille à tous les défier. Il contribuera au contraire à ourdir la pire malédiction qui soit, puisque sa propre fille en sera victime. À la fin de l'acte III, quand Rigoletto recueille le dernier souffle de son enfant, son cri de désespoir est écrit pour vriller les tripes. Le rôle se gagne sur ces trois mesures. On se fiche, en cet instant, que le chanteur réussisse les notes ! C'est l'homme qu'on doit entendre, et on le veut déchirant. Merci du cadeau, monsieur Verdi. Cette fois encore, le compositeur de Busseto n'aura pas lésiné sur la noirceur. Il a demandé à Piave, son meilleur librettiste, de mâtiner *Le roi s'amuse* de Victor Hugo d'une fatalité toute shakespearienne. Gheusi le sait, le résultat est intraitable pour les voix. Finie l'ancienne façon d'alterner airs et récitatifs, ici tout se fond dans un même coulé. Il y faut un souffle et une musicalité hors norme, qui ne doivent pas céder le moindre pouce de terrain à l'intensité des émotions. Une gageure.

En ce moment, en coulisses, il y a un gamin qui tremble. Personne ne le lui a dit, espérons qu'il l'ignore, en plus d'un rôle écrasant à tenir, il a le destin de l'Opéra-Comique entre les mains. Si la voix tient le choc, si le jeunot se transcende et livre une composition véhémence,

le pari est gagné. Dans le cas contraire, la salle est pleine de critiques et de vautours qui verront avec extase s'écrouler l'édifice. Gheusi l'a encore vérifié en les accueillant en personne dans le hall.

Tout sonnait faux. La plaie que ces femmes trop bien mariées qui se croient au Derby de Chantilly et rivalisent de chapeaux à plumes. Gheusi s'est entendu les féliciter de leur élégance, alors qu'il était taraudé par l'envie d'envoyer tout ça au vestiaire. Il a ouvert les bras devant les journalistes en feignant la surprise et distribué avec générosité du cher ami, quel bonheur de vous voir. Un soir de première, passer de la pommade est une obligation, y compris dans le dos de glaçons notoires. Quel soulagement quand la sonnerie battant rappel a mis un terme à tout ce cirque. Les vautours redevenus moineaux se sont envolés vers la salle. La horde se faisait nuée, le directeur était sauvé. Momentanément du moins.

C'est à l'entracte que se prendra la vraie température. Si on lui sourit mais de loin, comme s'il était contagieux, il saura que c'est fichu. Rares articles de journaux à paraître, tous confiés à des stagiaires. Éreinter n'exige ni beaucoup de connaissances ni grand talent. Pour des petits jeunes, c'est l'occasion rêvée de se faire les griffes. Résultat, *Rigoletto* se jouera cinq fois à peine devant des moitiés de salle. Trois petits fours et puis s'en vont. Si au contraire on accourt vers lui, si poitrails

et pupilles brillent, si les hautes compétences opinent du chef au ralenti en croisant son regard, Gheusi le sait, Gheusi en rêve, son spectacle tiendra longtemps l'affiche.

Les trois coups.

Il est l'heure.

La salle s'éteint.

Des raclements de gorge la parcourent. Les spectateurs s'offrent une dernière toux avant de faire silence.

Presque nuit noire.

Temps.

Pas vide.

Devenue rectangle de lumière, la fosse d'orchestre captive. Les violonistes ont posé leurs archets. Les musiciens demeurent stoïques près de leur instrument muet. Tant d'immobilité attire le regard. Il ne se passe rien et c'est fascinant. Le suspense monte.

À cet instant, et du pas vif de celui qui sait son prestige, le chef fait son entrée.

La salle se met à applaudir. Catastrophe ! Ils ont les mains molles, note Gheusi, qui soudain se sent mal. Lui rêvait d'une clameur. Il voulait un engouement à même de faire oublier l'orage dehors, le nazisme au loin et ces tonnes de factures à payer. On n'y est pas. Il faut rester sur terre.

La baguette du chef tapote à deux reprises le pupitre. Puis se fige le temps d'un silence si précaire qu'on n'entend que lui.

Une paume s'élève, l'autre s'écarte.

Bam !

Ouverture !

Le lever de rideau à la française dévoile le décor en un mouvement conjoint de bas en haut, de gauche à droite, qui drapé et plissé à qui mieux mieux, tandis que la salle se gonfle de musique. Gheusi frémit dès les premières notes, le thème de la malédiction, idée fixe de cet opéra, n'étant pas fait pour arranger son humeur. Chacun est capable d'entendre la tension extrême de ce prélude. Gheusi, lui, la comprend. Plus que quelques minutes avant de savoir si Rigoletto est en voix. Il y a d'abord l'entrée du duc de Mantoue. Quelques vers de présentation, le salopard dans toutes ses œuvres qui raconte à un courtisan avoir séduit une vierge à l'église. Euh vierge, c'est-à-dire qu'elle ne l'est plus depuis qu'il lui a rendu quelques visites nocturnes. L'air est joyeux. Le duc a désormais des vues sur la femme du comte de Ceprano. Rien ne vous arrête, s'enthousiasme Borsa, un petit courtisan doté de quelques répliques en accord avec sa fonction. La salle réagit. Une modification infime mais Gheusi connaît son public, quelque chose se passe. Est-ce une condamnation du cynisme de Mantoue ? Une protestation contre sa misogynie ? Peu probable. L'écho d'un énième scandale de mœurs qui aurait enflammé les gazettes pendant que le directeur avait le dos tourné, la tête trop à son spectacle ? Stop, retenez votre

respiration, c'est maintenant ! Apparition de Rigoletto. Bon sang, une attaque franche, déjà des nuances dans le médium, oh, quel soulagement ! Mais Gheusi, à cet instant, a l'impression étrange d'être le seul à écouter. Quelque chose cloche. Toutes les têtes restent tournées vers Mantoue. Même pas, c'est Borsa qui les attire, le petit courtisan. Mademoiselle Renoult avait tenu à ce qu'on distribue son élève dans le rôle. Où et comment a-t-elle découvert ce tout jeune ténor, Gheusi ne s'en souvient pas. Ce qu'elle lui avait raconté était un peu long, il n'avait pas écouté dans le détail. De toute façon, il dirait oui. Quand on connaît l'histoire de l'art lyrique, on ne refuse rien à Henriette Renoult.

— Confiez-lui Borsa. Vous ne le regretterez pas.

En acceptant, Gheusi savait que c'était à Mademoiselle qu'il confiait la partition. Ce n'était pas prendre un gros risque. Mademoiselle Renoult a été la meilleure préparatrice de rôles de France. Non, du monde. Seul le Metropolitan Opera de New York ne l'a pas employée. Il est vrai qu'ils ont tout ce qu'il leur faut sur place. Il se raconte aussi que dès les premiers contacts, Mademoiselle aurait opposé un refus catégorique à l'idée d'une traversée de l'Atlantique en paquebot. C'était aux chanteurs de se déplacer, aurait-elle martelé. Selon l'usage, on venait de loin pour bénéficier de ses leçons, de Russie,

d'Argentine, d'Angleterre. Seuls de rares chanteurs avaient la chance de jouer à domicile.

Henriette Renoult m'a tout appris, se plaît à répéter Georges Thill, l'immense ténor français de ce début de siècle.

— Allons, Georges ! Attendez que je sois morte pour me témoigner autant de gentillesse...

Rien n'y fait. Le grand monsieur aime rendre hommage à la grande dame, y compris dans son dos.

Plusieurs fois annoncé, repoussé autant de fois, le départ à la retraite de mademoiselle Renoult a été vécu comme un cataclysme par le métier. Ceux qui avaient tant appris auprès d'elle n'imaginaient pas devoir arrêter. Ceux qu'elle n'avait jamais acceptés comme élèves refusaient de renoncer à ses conseils avant d'en avoir bénéficié. Mais mademoiselle Renoult a tenu bon et a refusé toutes les sollicitations. Elle n'a fait qu'une exception, pour Georges d'ailleurs, une nuit qu'il a été pris d'angoisse. Je dois travailler, je dois travailler, hurlait-il dans sa chambre. On aurait pu s'enquérir d'un médecin, c'est elle qu'on est allé prévenir. Arrivée en chemise de nuit, chaussons aux pieds, ses bigoudis encore sur la tête, elle a fait vocaliser le célèbre ténor jusqu'à ce qu'il s'endorme comme un bébé.

Mais dans les théâtres, non, on ne l'y voyait plus.

— Je n'ouvre plus une partition, affirmait-elle.

Force est de constater que la grande habituée des fauteuils d'orchestre ne venait plus jamais s'y asseoir. Il y a trois mois, quand elle a humblement demandé à Gheusi de lui accorder un rendez-vous, il aurait dû se méfier. La légende des professeuses de rôles n'aurait pas quitté sa tanière sans une très bonne raison.

Il l'a croisée tout à l'heure dans les coulisses. Comme à son habitude, elle ne payait pas de mine. Silhouette menue, mise simple, du rouge à lèvres mais pas de poudre, et ses yeux vifs. Tout, chez Mademoiselle, paraît très vieux, sauf son regard. Quand ils se sont salués, rien de particulier n'a été dit. Les cordialités de circonstances. J'espère sincèrement que ce *Rigoletto* vous plaira. Je n'en doute pas et me réjouis d'être là. Gheusi a beau chercher dans ses souvenirs, non, décidément rien dans les propos de Mademoiselle n'aurait pu, ou dû, l'alerter. Il lui semble maintenant que cette conversation a eu lieu il y a une éternité, quand la soirée s'annonçait encore bien. Du moins quand elle suivait son cours normal. Que s'est-il passé depuis ? Quel sortilège a pu frapper ce spectacle pour que les dix répliques d'un inconnu suffisent à éclipser tous les efforts d'un bon *Rigoletto* ?

Des spectateurs penchés sur le programme tentent d'y déchiffrer un nom écrit en petits caractères. Ils y cherchent ce Borsa. Le directeur, de plus en plus médusé, les voit se murmurer leur nouveau secret à l'oreille. Nom

de Dieu, relevez la tête, tous ! Écoutez-moi la beauté musicale des phrases de la comtesse ! Que nenni. Les jumelles de théâtre sont sorties de leurs étuis. Sont-elles dirigées vers le ballet de vierges suspendues dans les airs ? Pensez-vous, pourquoi y prêter attention ?! Combien d'heures les Gadzarts ont-ils trimé pour installer ce système de portage arrimé aux cintres ? Il fallait du lest, du gracieux, et surtout de la sécurité, un vrai casse-tête. Plus personne pour s'étonner du résultat. Tout cela est affreusement déroutant. Gheusi a beau rouler des yeux fous sur ses spectateurs indociles, il sait. Inutile de continuer à se fouetter les sangs, on ne peut rien contre la décision d'une salle. Adrien Vincourt pourra se démener tout ce qu'il voudra, l'attraction désormais est ailleurs. Gheusi voudrait bondir sur scène afin de féliciter son chanteur dont l'interprétation déchirante a peut-être à voir avec l'indifférence croissante de la salle à son égard. L'hypothèse a de quoi inquiéter. Si Vincourt se décourage et baisse de régime, le rôle sombre. Comment croire que le personnage accomplira son destin jusqu'au bout si celui qui l'incarne démissionne ? Pourvu qu'il ne lâche rien, pense Gheusi. S'il parvient à retourner le public en sa faveur, la soirée peut encore être sauvée. Ouf, sa scène finie, Borsa vient de nous débarrasser le plancher. Ça devrait aider.

À l'entracte, le directeur fonce trouver le chef de chant pour exiger des explications. Pourquoi ne l'a-t-on pas averti du problème Borsa ? On se serait organisé en conséquence. Un charisme pareil exige d'être mis en valeur, sinon il se retourne contre le spectacle, on voit le résultat. Au lieu de subir, on aurait pu canaliser. Bref, Gheusi est furieux de ne pas avoir été prévenu. Aurait-il su ce qui se tramait qu'il aurait modifié la distribution. Que fait une voix pareille enfermée dans un si petit rôle ? Eh bien... Ma foi... Personne n'a de réponse convaincante à lui fournir. L'énergumène fait ses débuts, c'est tout ce qu'on sait. Ah, aussi qu'il est italien. Mademoiselle Renoult a fait savoir qu'elle tenait à préparer elle-même son chanteur et tout le monde a pensé que cela avait été vu avec la direction. Ce Borsa... Tiens, son vrai nom leur échappe. Borsa n'est venu que deux fois aux répétitions, seulement pour la mise en scène. Il a trouvé ses déplacements, fixé ses places et non, rien d'autre à signaler.

C'est donc mademoiselle Renoult qui a tout manigancé.

Elle a caché son prodige jusqu'au soir de la première, et vlan !

Maintenant, tout Paris sait.

Gheusi hésite à aller la trouver pour la sommer de s'expliquer, se ravise, songe alors à filer dans les loges féliciter le grand gagnant de la soirée. D'autres s'en chargent sûrement déjà... À moins qu'ils ne soient en train de

l'étriper. Quoique, à bien y réfléchir, qu'a-t-on de si grave à lui reprocher ? Ce garçon fait son métier mieux que les autres, est-ce un crime ?

Le dernier acte se passe sans incident notable, ni franche amélioration. L'ensemble continue d'être déséquilibré. La salle s'enthousiasme à chacune des apparitions de Borsa, qui sont malheureusement rares et fugaces. Maintenant, Gheusi a hâte qu'on en termine. Il a trouvé quoi exiger de mademoiselle Renoult, toute mademoiselle Renoult qu'elle soit. Elle lui doit réparation.

Peu avant la fin de la représentation, le directeur rejoint les coulisses côté cour, où se tiennent les chefs de pupitre. C'est la tradition de venir y accueillir les chanteurs à leur dernière sortie de scène. Tiens donc, regardez-moi qui est là. Mademoiselle... Un long regard s'échange, sans besoin d'autre commentaire. Tous deux connaissent suffisamment le métier pour savoir ce à quoi ils viennent d'assister. Debout l'un à côté de l'autre, très silencieux, ils observent la troupe s'incliner devant le public. Le salut est un élément de jeu travaillé en répétition, à l'instar du reste de la mise en scène. D'abord en rang d'oignon, main dans la main, les visages encore marqués par l'effort. Puis les chanteurs disparaissent en courant par le fond du décor, avant de revenir à tour de rôle, par importance croissante.

— Je veux la priorité sur tous les autres théâtres pour trois soirées avec lui. Vous me les devez.

— Je ne vous dois rien du tout. Mais vous aurez vos trois représentations.

Le nom de l'intéressé n'a pas été précisé. Inutile, n'est-ce pas. Le directeur et mademoiselle Renoult se sont parlé sans se regarder, en continuant d'applaudir. Le calme de la vieille dame est impressionnant. Elle ne manifeste pas plus d'émotion quand son poulain se présente seul à l'avant-scène. Si les artistes précédents ont bien été applaudis, lui est ovationné. Des bravos fusent, quelques hourras, la salle vibre à l'unisson. Les spectateurs étaient des particules éclatées, les voilà bloc. Heureux surtout, constate Gheusi, qui maintenant l'est aussi. Il en est certain, le succès est assuré. Son théâtre est sauvé ! Non, comme espéré, grâce aux prouesses du rôle-titre, mais parce qu'une météorite vient de crever le plafond.

Un événement rare, totalement imprévisible et pourtant écrit, la naissance d'une vedette.

C'est alors que Gheusi le voit, ce Borsa, se tourner dans leur direction en cherchant à discerner quelque chose dans l'obscurité des coulisses, plus vraisemblablement quelqu'un. Dans son regard, l'incrédulité d'être à ce point célébré et, sous le bonheur, une chose étrange. De la panique ? Ce jeune homme en train de recevoir son premier hommage, à quoi pense-t-il ? Au lieu de se tenir face au public, de

le gratifier d'une révérence, il s'en détourne. Il le fuit. Oh, l'espace de trois secondes, ce n'est pas un affront. Mais dans cette volte, une urgence se lit. Mademoiselle continue d'applaudir au même rythme, une esquisse de sourire apparue sur les lèvres. Gheusi alors comprend. L'émotion éperdue dans le regard du jeune homme n'est autre que de la reconnaissance. En un instant pareil, beaucoup oublieraient qui ils sont, d'où ils viennent, grâce à qui. Lui vient de s'en souvenir. D'où le besoin impérieux de partager avec son professeur de rôle les vivats qu'elle a rendus possibles.

Cette dame, on la connaît. On sait ce dont elle est capable.

Mais lui, bon sang, d'où sort-il ?

*Village de San Giorgio,
province de Naples,
11 février 1912*

Il n'y a évidemment pas l'électricité dans la grange, ni l'eau courante, et pas de mari non plus. À quoi servirait un bonhomme près de cette couche en paille ? Sans mentionner l'inconvenance d'une présence masculine dans un moment pareil. Pas sa place. De toute façon, la question ne se pose pas. Personne n'a épousé Musetta. Elle est pourtant bien là, à espérer que ça lui naisse d'entre les cuisses d'une minute à l'autre. Debout, bras levés au-dessus de la tête pour attraper la travée de bois, elle pousse par à-coups violents.

Voilà ce qui arrive aux filles placées dans une maison sans qu'on leur ait tout expliqué. Non, idiot de dire ça. Seraient-elles prévenues qu'aucune ne parviendrait davantage à s'opposer au

maître de céans si lui voulait que ça arrive. Informé du fruit de ses œuvres, le *signore di Costanzo* s'est montré magnanime. Il lui aurait été si simple de congédier la petite bonne. Il s'est contenté de demander qu'on la lui éloigne du regard. De toute façon, avec son ventre difforme, elle faisait moins envie, sans parler de la *signora* qui pouvait prendre ombrage de l'affaire. Après la délivrance, on verra si la reprendre à demeure. Encore faudrait-il qu'elle ne soit pas trop abîmée.

Musetta se fiche de ces histoires, tout occupée qu'elle est à avoir très mal. De loin les pires douleurs qu'elle ait jamais dû supporter. Dès la prochaine accalmie, elle tentera de s'accroupir. Les poules donnent l'impression de pondre si tranquillement, c'est peut-être la position appropriée ? La matrone conseille plutôt de continuer à se suspendre. Ah non, Musetta n'en peut plus. Elle a besoin de rabaisser ses bras. À force de supporter son poids, ses épaules lui font aussi mal que son ventre. À quoi bon souffrir de là, c'est pas par les épaules qu'il sortira. Musetta sait qu'elle ne doit pas se plaindre de la douleur. Face à Dieu, elle n'est pas en position de discuter. Elle a réussi à s'arrêter juste avant de blasphémer, seulement murmuré qu'elle serait mieux à quatre pattes.

— Lâche la poutre, ma fille, concède la vieille. On n'est plus loin, qu'elle ajoute.

Si les doigts de Musetta se desserrent, ils restent tout crochus, comme après qu'elle a battu le linge au lavoir, comme si elle tenait toujours le manche. Là, c'était une poutre, avec ses ongles enfoncés dedans pour ne pas se laisser aller à hurler. Tout doucement, Musetta rouvre la main et se retrouve à songer aux bougainvilliers. Un jour aussi, elle verra leurs fleurs éclore, comme vient de le faire sa main. Il y a forcément un moment où ça se passe. Le soir, à la lumière de la lune, on n'a que des boutons à constater. À l'aube, tout est devenu pétales. Musetta a guetté. Elle a essayé de rester devant la branche, heure après heure. Elle chantonnait, se disait qu'elle n'avait pas sommeil. Jamais elle n'a pu être témoin du moment fatidique. Sous ses yeux, il ne s'est jamais rien passé. Les fleurs ne veulent peut-être pas qu'on les voie naître ?

Changer de position lui a fait du bien. Pas très longtemps, mais c'était bienvenu. On redevient un peu humain. Plus à montrer le blanc de ses yeux autant que la peau de ses jambes, à murmurer avec de la salive qui coule qu'une vie ne devrait pas commencer dans tant de souffrances, pas à ce point. Dieu ne peut vouloir ça pour personne. Oh fichtre, ce que ça fait mal quand ça recommence déjà !

Tout à coup, Musetta n'a plus envie qu'il sorte. Ça fait pourtant des semaines qu'ils s'impatientent tous les deux. Elle, du fait d'une lourdeur qui n'aide pas au travail, lui, comme

une pouliche qui refuserait le licol. Ça vient de changer. Musetta ne veut plus. Pas une histoire de passage trop étroit, pas à cause des douleurs. Elle l'aime, son enfant, d'un amour qui vient encore de grandir. C'est précisément le problème. Le mettre au monde, c'est renoncer à l'avoir à l'intérieur, c'est la tristesse soudaine de devoir s'en séparer. La promesse qu'on lui a faite de le garder auprès d'elle ne l'apaise en rien. Ce sera différent, elle vient de le comprendre. Il ne sera plus à ruer depuis le chaud de ses entrailles, avec elle qui se cache pour lui chanter des berceuses, la main posée sur l'arrondi du ventre, comme une folle sauf que Musetta devine qu'elle n'est pas folle du tout. Elle confierait même avoir déjà parlé à son petit, si elle pensait que ces choses s'avouaient. Une nuit, elle lui a annoncé son prénom, juste chuchoté, Elio, le plus beau nom au monde, personne pour en porter de pareil à des lieues à la ronde. Elle a même demandé au père Gildo de le lui faire voir en écriture. Des traits, un rond, un point, tout un destin de chrétien. Il faudra d'ailleurs baptiser cet enfant, le père Gildo avait dit. Il y veillerait. Puis d'ajouter quelque chose. Et si ça se trouvait être une fille, avait-il demandé, est-ce qu'il y avait un prénom de rechange en cas de malheur ?

— Ah non, c'est un fils, devait rétorquer Musetta.

Certaine.

Brebis égarée d'accord, mais pas à ce point. Elle sait tout de même à qui elle parle quand elle parle à son ventre. D'ailleurs, songe-t-elle à présent, personne dans la grange n'est encore prévenu de la bonne nouvelle.

— *È maschio !* C'est un garçon, leur annonce-t-elle pour donner courage à tout le monde.

La matrone occupée à fondre de la cire lui tournait le dos et reçoit ça pire qu'un coup de sabot. Toutes ces années à aider, combien, deux cents, trois cents naissances, et Dieu lui est témoin qu'elle n'a jamais raté la moindre sortie. D'un regard de défi, elle scrute la paille avant de se précipiter la fouiller de ses mains. Où qu'il sera ? Les deux commères occupées à tisonner le feu sous la marmite d'eau chaude ont figé leurs gestes. Un garçon, tant mieux, des soucis en moins, pense l'une. C'est allé vite, se dit l'autre.

Musetta a réussi à faire reposer son giron sur un petit banc, mains et genoux au sol, les fesses en l'air, avec la matrone venue derrière lui relever les jupons. La vieille doit finir d'inspecter, voir clair. Rien ramassé dans la paille, bah là non plus. C'est bien ce qu'il lui semblait. On n'est pas loin, mais on n'y est pas. C'est par superstition que Musetta aura évoqué un garçon. Pour conjurer. Ah mais il ne faut pas céder aux impatiences de la délivrance, ni tenter le sort. Elle doit s'en tenir aux choses vraies, Musetta. Revenir à la raison.

— Tullia, amène-nous la ceinture de la Vierge !

Bon, que la Vierge ait réellement porté ce bout d'étoffe n'est pas une certitude. On fait un peu semblant. Il se chuchote que Sa Sainteté le pape l'aurait béni, ou du moins l'évêque Prisco. L'évêque Prisco, c'est sûr. La vieille en témoigne, grâce à la ceinture, les mères sont plus calmes et il leur naît moins de filles.

Tullia, aussi maigre que la matrone est grasse, est sa nièce, ici en formation. Si ça ne tenait qu'à elle, Tullia travaillerait aux champs comme tout le monde. Tout irait mieux pour elle. Quel piège, la naissance. Sa tante dit que l'honneur d'être mère-mitaine doit rester dans la famille. Que ce ne serait pas une charge, mais un privilège. Ah oui, et voir les femmes se tordre comme des couleuvres en suppliant aussi ? De toute son âme, Tullia déteste être là. Aujourd'hui plus encore que les autres fois. Parce que ce n'est pas n'importe qui en train de souffrir, c'est Musetta, sa grande amie. Depuis son entrée dans la grange, Tullia garde le regard obstinément rivé sur l'eau mise à bouillir. Elle a commencé par déplier les linges, avant de les replier. Si l'utilité de la manœuvre est loin d'être prouvée, elle a au moins le mérite d'occuper. Alors que leur apporter la ceinture de la Vierge, c'est devoir s'approcher de la douleur, qui aurait envie de ça ? Dos de Musetta qui se creuse sous chaque

poussée, les yeux clos, ses fesses à vue... À la rivière, jamais elles ne produisent cet effet-là, vu qu'on y va pour la toilette. Musetta n'est jamais la dernière pour faire entendre ses rires et Tullia donnerait cher, en cet instant, pour se les remettre dans l'oreille, au lieu de ses affreux gémissements.

Le bout d'étoffe de la Vierge n'a pas le temps d'être noué autour de son ventre que son corps se crispe à nouveau. Un hurlement déchire l'obscurité. Jusque-là, les vaches s'étaient fait oublier et fourrageaient tranquillement leur foin sans s'occuper du reste. Avec ce cri, c'en est trop. Les trois partent à meugler en raclant du sabot, faudrait pas que l'inquiétude leur fasse tourner le lait. On irait ailleurs si on avait meilleur endroit pour aider au travail, mais rien de tel que la chaleur des bêtes pour accueillir un petit.

Attention à ne pas se laisser distraire. La main de la matrone vient de rencontrer le rond humide d'un crâne. Tullia, mes linges ! Pousse, on dit à Musetta. Elle chie, ça braille dans toute l'étable, des mots qu'on n'entendra jamais ailleurs, de ceux qu'on a honte de connaître. Les doigts experts écartent les chairs pour attraper le minuscule menton. Il s'agit ensuite de freiner la tête, avant qu'elle ne force comme un bélier. À ce stade, les cris des mères ne sont plus utiles. Une fois la tête passée, le pire l'est aussi. À peine Musetta a-t-elle senti un mieux qu'elle s'est tue, avec même un début de sourire

sur le visage. Une première épaule se dégage, puis l'autre. Du sang s'écoule de la déchirure. Tullia, mon matériel à recoudre !

Le reste du corps glissera tout seul.

— Ce qu'il est gros ! s'extasie la matrone.

Mâle, comme l'avait annoncé Musetta, sain et bien gras. Seigneur, voici le dernier-né de Vos enfants. Oh, ces cris qu'il pousse ! Quel gaillard ! Devra pourtant attendre pour boire. La vieille saisit sa paire de ciseaux et sectionne le cordon d'un coup sec. Puis elle se rince les mains à l'eau chaude avant d'aller chercher la poche nichée au fond du ventre de la mère. Une livre de mou qu'on donne ensuite aux chiens, c'est la coutume.

Le petit est emmaillotté de langes et bercé par Tullia dont les yeux se sont emplis de larmes. Qu'on pense un peu, le fils de Musetta ! Une émotion à faire oublier les heures d'avant, presque un début d'amour pour le métier. Elle se tourne vers son amie, mais la maman épuisée garde maintenant les yeux clos, avec une expression sur le visage qu'on ne lui a jamais vue. Une lumière différente et un sourire tellement doux qu'il vous viendrait l'envie de l'embrasser. Sans penser à mal, hein. Juste pour découvrir le goût qu'il a, ce bonheur.

— La vie est belle, hein, ma Tullia, murmure à cet instant Musetta.

Comme si elle avait deviné le regard posé sur elle.

— Très.

— Qu'est-ce qu'elle est belle, continue de répéter Musetta.

Deux lavements de suite, trois points de suture, la paille nettoyée. La vieille en a enfin fini. La mère repose sous des épaisseurs de couvertures, avec son nourrisson dont elle embrasse longuement le front.

— *Amore... Amore...*

Musetta n'a jamais dit ça à personne. Première fois qu'elle éprouve une sensation pareille. Elle se sent reine. Pour sûr, une vraie ne serait pas plus heureuse. Des bonheurs, Musetta en a pourtant connu. Tenez, la saison des citrons à Amalfi. Il y avait toute la famille à l'époque, on cueillait les fruits ensemble, saouls d'odeurs et sans fatigue. Depuis le haut d'une colline en restanque, Musetta avait découvert la mer. Qu'est-ce que c'est que cette beauté ? avait-elle demandé à son père. Puis on était resté admirer de loin cette création du Seigneur. Il y a aussi eu Giuseppe et ses yeux couleur de noisette. Les promenades avec lui, sa gentillesse de cœur, les histoires amusantes qu'il racontait. Il savait les choses, Giuseppe. Pourquoi a-t-il fallu qu'ils l'envoient combattre en Afrique, si loin et tellement jeune... Pas malin d'avoir repensé à lui. Pas trop grave non plus. Plus rien n'est grave depuis que Musetta

a son bébé au sein, son tout-petit qui tète en la fixant du regard.

Cet enfant apprendra à lire et aussi à écrire. Si le village rechigne, très simple, ils le quitteront. Ils iront vivre ailleurs, près d'une école s'il le faut. Être mère rend plus fragile, mais donne de la force. Son fils aussi en aura. Elle lui apprendra à faire provision de bonheur, lui montrera comment arranger ça en lui. Ils n'oublieront pas de rendre grâce au Seigneur de leur chance d'être à deux. Pour l'instant, c'est observer chaque millimètre de sa peau, la courbure de ses ongles, les longs cils, vraiment longs, et son air de vieillard fripé. Elle ne parlerait pas d'innocence, pas encore, plutôt d'un grand sérieux. Ce qu'elle espère pour son enfant n'en finit plus d'envahir sa tête. Musetta voit grand pour son petit.

— Tu seras quelqu'un, lui murmure-t-elle.

Pendant la nuit, la maman fait un rêve. On fait du mal à son enfant, il lui est arraché, son ventre la brûle. Elle croit qu'elle hurle.

Peu avant l'aube, la vieille se lève avec lenteur. Tullia a veillé au feu et remis par deux fois du bois dans l'âtre. Il fait bon dans la grange. Les gestes de la matrone pour préparer le lavement sont calmes, précis, identiques pour chaque naissance. Emplir la poire d'eau bouillie, attendre que ça refroidisse avant de l'administrer. Quand elle s'approche de Musetta

et secoue doucement son épaule pour la réveiller, c'est immédiat. Elle comprend à l'instant. Sa peau est trop... La peau est glacée. Non, en fait elle ne comprend pas. Quand ces malheurs arrivent, d'ordinaire on les voit s'approcher. Cette fois, on n'a rien su. Il n'y a rien eu. Comment est-ce arrivé ? La fièvre l'aura prise ? Pitié, pas Musetta ! Pas leur petite Musetta ! À la lueur de la bougie, la vieille femme constate. Les lèvres devenues blanches, les yeux ouverts, le regard fixe. Elle voudrait parvenir à soulever les couvertures mais sa main tremble, énormément.

Autour des cuisses, il y a une mare de sang. La pauvre s'est vidée en silence, son bébé niché sous l'aisselle.

Il faut...

Il faut maintenant vérifier le petit.

Comment se résoudre à ce geste ?

La main va pour.

S'arrête.

La main a peur.

Dio Santo della Madonna, il est chaud !

Et dort, tranquillement lové contre sa mère.

Il y a Tullia qui ne peut y croire et reste tétanisée, incapable de parler. Il y a les fermes qui s'éveillent parce qu'on a brutalement cogné aux carreaux. Les hommes sur le pas de la porte qui mettent un temps, puis disent je vais chercher ma femme. Les percolateurs à café qui chauffaient dans les cuisines du *castello*

et qu'on laisse déborder sans réagir. Il y a les pleureuses pour se précipiter dans la grange et celles dont les larmes n'arrivent même pas à couler à cause du choc. Il y a le père Gildo qui décide de faire sonner ses cloches et qui parle de Dieu, mais les ouailles ont du mal en cet instant avec Dieu. Il y a les vaches à faire sortir de la grange parce que ce n'est plus leur place. Bien sûr que c'est leur place. Non ! Il y a ces commencements de disputes, puis le silence qui revient après un regard vers la défunte. Il y a la matrone supposée faire la toilette de Musetta, parce qu'il se trouve que c'est elle aussi qui s'occupe de ces choses, le début de la vie comme la fin. Dans ce mélange d'agitation et de recueillement, il y a un bébé. Un bébé, qui d'un coup se met à hurler. Tous les visages se tournent vers lui. Tout le monde le regarde. Pas qu'on l'avait oublié. On préférerait ne pas y penser.

Pauvre petit.

— Tullia, occupe-t'en.

Les yeux de Tullia s'agrandissent à l'extrême. Pourquoi moi, interrogent-ils. Ne la forcez pas à ça, pitié. Oui, il pleure, mais... Avec prudence, presque répulsion, elle finit par le prendre dans ses bras. Pas le même bébé qu'hier, impossible de le calmer. Il crie à pleins poumons, le visage violacé par l'effort. Comment oser lui chanter des berceuses ? Il n'a plus de mère, ce n'est plus un enfant. Tullia ne sait pas quoi en faire. Dans la grange, les regards sont fixés sur eux.

Les cris du petit incommode, qui rappellent que sa mère n'est plus. On le voudrait plus discret. Honte de le penser, on le voudrait moins vivant. Ce n'est pas sa faute. Lui est né, Musetta est morte, faudra s'y faire. Quand même, il est bruyant. Le malheur a besoin de silence pour occuper tout l'espace. Minute, se dit Tullia, on devrait plutôt dire cela de la vie. Elle vient de penser à son amie. Son amie qui, depuis là où elle est, lui souffle une idée. Un pouce à glisser dans la bouche du bébé.

Ouf, le calme revient aussitôt.

L'enfant tête goulûment.

— Il avait juste faim, ce petit.

Évidemment.

Quelques secondes de répit, mais un calme précaire. Que lui donner à boire ? Le lait de vache le rendra malade, c'est trop tôt. Au village, personne n'allait. Où trouver du surplus ? Il faudrait se rendre à l'hospice leur en demander. C'est là qu'enfantent les indigentes et aussi les filles-mères. Le village avait tenu à préserver Musetta de cet opprobre. Chacun sait qu'à l'hospice les fièvres puerpérales déciment les travées de lits. S'y rendre revient souvent à remettre sa vie entre les mains du Seigneur. En accord avec le père Gildo, la matrone avait proposé qu'on épargne à leur petite infortunée ces risques. Elle-même ferait œuvre chrétienne et l'accoucherait pour rien.

Difficile de lutter contre les remords, même s'ils sont ridicules. Quelle décision humaine

peut infléchir un dessein divin ? Aucune. L'heure de Musetta avait sonné, voilà tout. Péché de vanité de penser qu'on serait de taille à modifier un destin. Il faut se le dire, et se le répéter, aller à l'hôpital n'aurait rien changé pour Musetta. Là-bas aussi, c'était la mort assurée, mais loin du village et seule.

S'y rendre ce matin rebute différemment mais rebute encore, même pour y chercher du lait.

Reste que le bébé commence à montrer de réelles impatiences face au pouce. Il ne se laissera plus abuser très longtemps.

La matrone prend à nouveau une décision. Il n'y a qu'elle pour oser. C'est bien le moins qu'on puisse faire, nourrir ce fils de Dieu. La vieille femme marche à pas lourds jusqu'à Musetta et s'agenouille. Elle se signe, un chapelet de paroles inaudibles débordant de ses lèvres. D'une main devenue lente, elle déboutonne la chemise de nuit de la morte, et découvre une poitrine pleine, toute gorgée. Son regard reste longuement collé sur la peau blanche du sein. Se relevant avec peine, plus vieille que jamais, la matrone revient près de Tullia et lui prend le bébé des bras.

Le brouhaha a totalement cessé. Il n'est plus question de rien. On a peur de comprendre.

La femme ramène l'enfant à sa mère.

Et l'approche de son sein.

La petite bouche avide n'est pas longue à trouver le téton.

Mère à l'enfant.
Ce tableau dans la grange.
Silence de plomb.
Autour d'un tenace bruit de succion.

Paris, 1935

Jean-Marie Gheusi traverse les avenues cosues du quartier de Passy en direction du pavillon de mademoiselle Renoult. Ou plutôt il y gambade, il sautille, il volette. Pensez donc, elle a tenu parole. Trois soirées avec Elio Leone en vedette ! Il paraît qu'en français son nom signifie Lion, comme l'animal. Pseudonyme ? Même pas ! En grosses lettres sur une affiche, ça vous pose un homme. Gheusi a déjà son idée pour le programme. Wagner évidemment, et peut-être Delibes qui marche fort en ce moment. Gageons que le Tout-Paris sera au rendez-vous, et où ça le rendez-vous ? Tadam ! À Favart ! S'il n'y a pas de quoi marcher de ce pas guilleret, alors quand ?

Mademoiselle Renoult aussi jubile. Gheusi pense faire la bonne affaire, alors que c'est elle qui mène la danse. Elle l'a décidé depuis belle

lurette, la mise en lumière d'Elio doit se faire dans l'écrin de l'Opéra-Comique. L'acoustique y sera parfaite pour sa voix et mettra en valeur sa diction. Avoir gain de cause n'aura ensuite été qu'une amusante promenade de santé. Il a suffi de respecter les trois règles d'or. Savoir dès le début ce que l'on veut, ne jamais montrer ses cartes avant l'instant de faire tapis et donner à ces messieurs l'illusion que ce sont eux qui sont aux commandes.

Dans ce milieu, les promesses fusent facilement. Une première réussie soude instantanément les parties. En sortant de scène, on se le jure, on ne travaillera plus qu'ensemble ! Las, ces alliances professionnelles contractées dans la liesse et la dopamine survivent mal au retour du calme. La nuit raisonne. Au réveil, d'autres répétitions appellent, d'autres rencontres attendent.

Personne ne sera surpris d'apprendre que Mademoiselle est du genre à faire l'inverse. Promettre rarement, ensuite s'y tenir. C'est d'ailleurs parce qu'elle est une femme d'engagement qu'elle en contracte si peu. Savoir qu'elle voudra les honorer, de toutes ses forces et jusqu'au bout, l'oblige à bien y réfléchir avant. N'a-t-elle pas tout d'abord catégoriquement refusé de prendre Elio sous son aile ?

Claquemurée chez elle depuis deux ans, elle distillait aux outrecuidants qui venaient l'y débusquer des « Je ne reçois plus ! » autoritaires. Jamais nom d'oiseau n'a fusé, qu'on

n'aille pas non plus raconter n'importe quoi. Depuis qu'elle avait arrêté de travailler, la fatigue d'années professionnelles enchaînées sans la moindre minute de repos n'en finissait plus de lui tomber dessus. Il lui était aussi devenu impossible d'ignorer sa hanche douloureuse, pour n'évoquer que ces seuls avertissements physiologiques qu'on appelle l'âge.

L'usure des cartilages n'est pas seule en cause. Il y a aussi celle de l'Histoire. Ou de l'époque, si l'on préfère. Mademoiselle Renoult avait deux ans quand Napoléon III, sur un coup de tête de vieux schnock, livrait ses soldats à une guerre précipitée contre la Prusse. Elle est d'un autre temps. Vingt-six ans au début de l'affaire Dreyfus, trente-trois à la mort de Verdi en 1901, quarante-six quand cloches, tambours et tocsin ont sonné dans le pays la mobilisation générale qui allait lui voler son mari et son fils, le premier de pneumonie, le second dans les tranchées. Après des deuils pareils, qu'est-ce qui peut encore avoir du sens ? Normalement, pas grand-chose. Mademoiselle a eu la musique. C'est dire, en peu de mots, le respect dans lequel elle la tient.

Qui irait se douter que cette femme est tellement marquée au fer rouge ? Personne. La raison en est simple. Dans sa conversation, on ne trouve que des anecdotes de travail. Parfois, quelques évocations des grandes amitiés de sa vie, Debussy, Toscanini, ou Marthe Goduchon, connue à la communale et restée vivre dans

leur Moselle natale. Jamais la moindre confiance. Rien d'intime, sauf à concerner la musique. Ils se comptent sur les doigts d'une main ceux qui pourraient deviner la turbulence d'émotions cachée derrière tant de sang-froid. Cela a pu encourager les erreurs de jugement sur son compte.

Florilège.

— Moi aussi je me sentirais détendu si je n'avais que ma petite personne à qui penser.

Amabilité prononcée par le directeur d'un conservatoire de musique.

— Vu le prix du pain, c'est une chance de n'avoir chez soi aucune bouche à nourrir.

Par une professeure de piano, mariée à un invalide de guerre, trois enfants.

— La concernant, l'image qui me vient à l'esprit est celle d'un reptile. Je dirais un serpent pour aller au plus simple. Pas un crotale. Juste une petite couleuvre de rivière à la dangerosité très surévaluée.

Propos d'un baryton en vue, qui préfère garder l'anonymat¹.

Des soupçons d'égoïsme et d'indifférence aux réalités sociales que Mademoiselle n'a jamais jugé bon de combattre. Qu'ils parlent, a-t-elle pensé. Curieuse du tréfonds des âmes, elle admet l'être moins des soucis du quotidien,

1. Après recoupements, il semble que cet artiste aurait sollicité les lumières de Mademoiselle une bonne dizaine d'années durant, sans qu'elle ait souhaité donner suite.

des petits sentiments ou des modes. Elle ne s'est pas recouverte de colliers de perles à la Belle Époque et ne nourrit aucune nostalgie pour les Années folles. Elle croise à l'occasion Chagall et Picasso, trempe ses lèvres dans un cocktail que lui tend Hemingway, converse avec Cocteau ou avec Germaine Beaumont. Alors oui, c'est passionnant. L'est-ce tellement plus que de passer la soirée le nez dans une partition de Fauré ? Ou dans *Fidelio*, l'unique opéra de Beethoven, un monument qui s'obstine à ne pas livrer tous ses secrets. Bref, ce mélange de curiosité et de sérieux, voilà depuis toujours son style.

Sauf qu'il y a deux ans, elle a eu la sensation d'un monde qui basculait. Un tournant, 1933. La France se voyait à son tour rattrapée par la crise de 29. La spéculation financière engloutissait les économies, les fins du mois arrivaient le quinze. Sans mentionner l'affreux charivari politique chez les voisins italiens et allemands. Pire chez eux que chez nous.

33 marquait aussi le cinquantenaire de la mort de Richard Wagner. On a parlé de monter *Lohengrin* à Paris, voire l'intégralité du *Ring*. Que n'avait-on fait ! Aussitôt, les appels au boycott ont fusé. La question de l'œuf et de la poule s'est reposée. Était-ce le compositeur allemand qui avait inspiré Hitler ou bien le nouveau chancelier qui instrumentalisait son œuvre ? Plus un dîner en ville sans qu'on s'enflamme. « Wagner est un suppôt du nazisme », tonnaient les anti. « Sa musique est universelle », rétorquaient les pro.

L'antisémitisme aussi, ajoutait quelqu'un. Devant les asperges, il se trouvait encore un ou deux naïfs pour souhaiter gentiment « dépolitiser tout ça ». Au rôti, une seule envie surnageait, s'en lancer des tranches à la figure. Quelle fatigue, soupirait Mademoiselle.

Selon elle, le « problème Wagner » a aussi de fâcheuses conséquences esthétiques. Parce qu'un génie n'a besoin de rien pour créer ses chefs-d'œuvre, ni d'autorisation ni de point de départ. C'est plus tard, avec les affidés, que les dégâts se feront jour. Oh, ça n'a pas raté. Les héritiers du maître sont restés accrochés à son mot d'ordre d'hypertrophie symphonique sans plus comprendre pourquoi. Sa démarche à lui avait été claire. Il en avait eu sa claque des chanteurs-cabots, ne supportait plus leurs trilles ridicules, les indigentes parures vocales et leurs bras en croix pour quémander l'acclamation du public. Dégoût. Avec ce talent pour l'invasion qu'il faut reconnaître à nos amis teutons, Wagner aura décidé de partir en croisade contre ces faux dieux. Cela leur ferait les pieds, s'était-il dit. Ni une ni deux, divas et divi avaient été privés de solos et s'étaient vus relégués au rang d'instruments parmi d'autres. La symphonie prenait le pas sur eux, qui devraient désormais servir l'orchestre, non plus lui imposer leurs caprices et leur loi. Petit séjour au purgatoire, leçon d'humilité, ma foi, pourquoi pas ? On avait des raisons d'applaudir à l'idée. Si, mise en pratique, cela donne la *Tétralogie*,



14044

Composition
NORD COMPO

*Achevé d'imprimer à Barcelone
par CPI Blackprint
le 6 février 2024*

Dépôt légal février 2024
EAN 9782290393123
OTP L21EPLN003549-600667

ÉDITIONS J'AI LU
82, rue Saint-Lazare, 75009 Paris

Diffusion France et étranger: Flammarion